Les documents en libre accès sur ce site sont réservés à la seule lecture.
Toute représentation, lecture publique ou enregistrée ne peut se faire
qu'avec l'accord exprès de l'auteur et de la S.A.C.D. dépositaire des œuvres.

Philippe Murgier

Qui êtes-vous Denis Diderot ?

Divertissement littéraire et musical

crée le 16 juillet 2025 - Fort Sarah Bernhardt - Belle Île en Mer

Commande de l'association « Plage musicale à Belle Île »
La création fut réalisée avec un ensemble de sept musiciens.
La pièce est conçue pour être accompagnée par un claveciniste.

1 - LE SIECLE DES QUERELLES

Musique : « bruits de guerre » entracte du 4° acte de Dardanus de J. Ph. Rameau.

Pendant cette ouverture très agitée (2 minutes) le régisseur place un fauteuil devant le bureau qu'il garnit du plus grand nombre possible de livres. Il peut même y en avoir par terre. Apporte une carafe, un verre, un chandelier, une écritoire, qu'il pose sur le bureau. A la dernière reprise du thème musical, les accessoires sont en place. Diderot entre en scène. Il est en robe de chambre.

DIDEROT

Ah ! Rameau, Jean-Philippe. L'illustre musicien français qui nous a délivrés de Lully. Lully, le compositeur fétiche de Louis XIV. On n'en pouvait plus de cet arriviste italien. Très doué, certes. Tellement doué que la querelle des Lullystes contre les Ramistes a secoué le monde musical pendant presque toute ma vie. Vous avez baptisé notre époque « le siècle des lumières » (nous en sommes et c'est flatteur), vous auriez pu l'appeler «le siècle des querelles» : la querelle des bouffons, la querelle des jansénistes contre les jésuites, des croyants contre les incroyants, des monarchistes absolus contre les monarchistes libéraux, du pouvoir ecclésiastique contre l'esprit philosophique, et donc contre notre Encyclopédie. Je dis notre Encyclopédie, car si j'en fus le précurseur et le meneur, avec mon complice d'Alembert, près de trois cents contributeurs nous ont suivi. Et quel projet ! *(il prend l'exemplaire I et l'ouvre à la première page).* « Rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre, en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et le transmettre aux hommes qui viendront après nous.» Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les fanatiques et les intolérants n'y gagneront pas. Ainsi nous aurons servi l'humanité.

Ah ! oui, pardon, je ne me suis pas présenté. Diderot. Denis Diderot.

Dans mon essai - le paradoxe sur le comédien - écrit en … 1769, je dis qu'au théâtre «la métamorphose n'est pas aisée. Le grand homme n'est pas celui qui fait vrai mais celui qui sait le mieux concilier le mensonge avec la vérité.» Que Denis Diderot soit présent devant vous aujourd'hui est assurément un mensonge. Mais que le comédien qui l'incarne dise : je suis né à Langres le 5 octobre 1713, c'est une vérité. Langres, vous voyez ? *(ils ne voient pas)* A côté de Chaumont… Au nord-ouest de Culmont Chalindrey… *(ils ne voient toujours pas)* A vingt lieues au nord de Dijon, la ville de Rameau ! Ah ! oui, vous ne comptez plus en lieues. *(il réfléchit)* Ça fait 88,8 kilomètres. Voilà, vous y êtes. Je suis né à 88 kms de Dijon en 1713 ! Deux ans avant la mort de Louis XIV, ce grand méchant roi que vos livres d'histoire glorifient à chaque page, qui a révoqué l'Édit de Nantes, contraignant les protestants à l'abjuration ou l'exil, et a laissé la France dans un état déplorable. Et j'ai connu les deux Louis suivants, et je suis mort cinq ans avant la prise de la Bastille…

Je vous laisse faire la soustraction.

Mais j'ai eu le temps d'écrire quelques dix-mille pages et sans doute autant de lettres ; de vivre de belles aventures amoureuses avec les dames, d'avoir pensé un peu avant les autres aux droits de l'homme, à la continuité de la matière et du vivant, à l'unité de l'espèce humaine, à la révolution, avant la révolution. Dans mes - discours d'un philosophe à un roi - j'ai écrit en 1774 que «des couteaux à double tranchants pourraient être entre les mains du peuple pour couper le roi.» Il ne m'a pas lu. Mon père non plus, et il n'aurait pu imaginer une révolution aussi sanguinaire.

Il était Maître coutelier à Langres, mon cher père, et voulait faire de moi un homme d'église. Il était très pieux. Le pauvre homme, je l'ai bien déçu en doutant très tôt de l'existence de Dieu. Le premier pas vers la philosophie c'est l'incrédulité. Et cette absence de foi m'a valu bien des misères : cent-trois jours de prison à Vincennes ; une totale incompréhension de ma sœur, cloitrée chez les Ursulines et morte folle dans son couvent à 29 ans ; de mon frère Didier, qui a fini chanoine à la cathédrale de Langres, qui a donc embrassé une religion fondée sur le pardon et l'amour de son prochain, qui refusera d'assister à mes obsèques et ordonnera à ma fille chérie de brûler tous mes manuscrits.
(il prend un temps) Elle ne l'a pas fait. Alléluia !
De là où je suis et sachant ce que vous vivez, je ne regrette pas d'avoir écrit que les religions sont nécessairement sectaires et persécutrices. Je ne crois qu'en la religion NATURELLE, une religion qui n'a pas couté une larme au genre humain... Et au BEAU, sous toutes ses formes. *(la suite très lentement)* «Il vaut mieux amener la multitude à la connaissance du beau, que de s'arrêter à la médiocrité, par égard pour la multitude.»
Foi d'encyclopédiste ! Musique !

Musique /// *Les œuvres seront aux choix de l'interprète.*
***Suggestion :* J. Ph. Rameau - Les sauvages**

2 – RAMEAU / L'ENCYCLOPEDIE

DIDEROT
Et vive mon ami Jean-Philippe Rameau ! Applaudissons ! Applaudissons !
Rameau. Un bourru, pleinement convaincu de son génie. Un combatif, un acharné, un rebelle. Nous avons quelques points communs… Et la rébellion fait pleuvoir les ennemis. Je connais… Rameau n'a jamais essayé de séduire. Même la Pompadour il l'ignore. Il ne sert pas la Cour, il ne sert pas l'Académie Royale de Musique, il sert son propos. Mais sa musique est bien confuse pour notre époque. Et le public de crier : «Rameau tu nous saoules avec tes accords.» Mais les accords c'est sa charpente, son armature, l'écriture verticale qui s'oppose à l'horizontale. Je l'entends encore me dire : « la base de la musique est l'harmonie ; elle seule remue les passions ; la mélodie ne tire sa force que de cette source…»
J'avais vingt ans en 1733, pas un sou en poche, quand Madame de Tencin m'a invité avec mon ami Condillac à la première représentation d'Hippolyte et Aricie. Je n'y suis pas allé en robe de chambre, ça c'est mon costume de travail pour lire et écrire chez moi.
Elle m'avait loué un bel habit brodé, un gilet et une culotte pour être admis à l'Académie Royale de Musique et entendre le premier opéra de notre grand Rameau.
A la fin de l'ouverture, un silence de mort, le public ne comprend pas, et l'ouvrage a toutes les peines du monde à cheminer sous les sifflets et les hués, jusqu'au cinquième acte. En franche opposition à l'esthétique «lulliste» (encore lui) la musique de Rameau apparaissait comme un danger. Le tic-tac se dérègle, le public est perdu.
Quand je pense que dans la querelle des bouffons, Rousseau a pris parti pour la musique italienne ! En grande raison pour la musicalité de la langue. Pour cela je veux bien en convenir. *(la suite avec une diction excessivement chantante)* Ma que bella giornata, senza paragoni. Eco. Va bene... Et comme Rameau a refusé de m'écrire l'entrée -musique- dans notre Encyclopédie, c'est Rousseau qui s'en est chargé. En geignant comme d'habitude :

Qui va lire tout ça ? Pas assez de temps, trop de travail, mal rétribué… Certes, la plupart de nos trois cents contributeurs ont été bénévoles, et beaucoup, anonymes.
J'aurai passé vingt-cinq ans de ma vie à courir après d'Alembert (rédacteur de toutes les entrées - mathématiques -) qui n'arrêtait pas de démissionner, à devoir négocier pas à pas avec Voltaire qui détestait les livres collectifs, à supplier Turgot de rester avec nous, malgré la censure. Vingt-cinq ans de ma vie à redouter un nouvel emprisonnement chaque jour pour outrage au pouvoir royal et apologie de l'athéisme. Vingt-cinq ans de combats, de veilles pour relire et corriger les 35 volumes et les 72.000 entrées que certains libraires… *(il se met en colère)* comme Le Breton se permettaient de couper ou de modifier, sans mon consentement. Tout ça pour quelques milliers de livres, me reprochait chaque jour ma femme. Ah ! oui vous ne comptez plus en livres.

LE MUSICIEN
Après la révolution on comptait en franc.

DIDEROT
Le franc révolutionnaire ? Le franc germinal ?

LE MUSICIEN
Aujourd'hui c'est l'euro.

DIDEROT *(surpris)*
Ah ! le rot ?! *(il fait le geste de tourner la broche)* de la rôtissoire ?

LE MUSICIEN
(il épelle) E-u-r-o. La monnaie unique de l'Europe.

DIDEROT *(stupéfait)*
Parce que vous avez fait l'Europe ! Bravo citoyens ! En 1784, je n'aurais même pas osé y penser. Mais alors les Prussiens font commerce avec les Français, en euros ? Et les Espagnols ? Et les Italiens ? Et les Anglais ?

LE MUSICIEN
Non ! Les Anglais ont quitté l'Europe et sont restés à la livre sterling.

DIDEROT
Ah ! Ah ! Ah ! Sacrés anglais ! Je vais inclure pour eux dans l'Encyclopédie le mot «conservatisme» entre conservation et conservatoire… Je les aime bien pourtant ces anglais. J'ai appris et aimé leur langue très tôt. J'ai commencé à gagner de quoi me nourrir en faisant des traductions. La première fut un poème satirico-philosophique : - An Essay on Man – of Alexander Pope, l'un des plus brillants poète anglais de ce siècle. Lisez Pope… En anglais, c'est plus sûr. Un érudit de votre temps a déclaré : lire de la poésie traduite, c'est prendre sa douche avec un imperméable.

Musique / suggestion : Fr. Couperin - les papillons

3 – ANTOINETTE / SOPHIE

DIDEROT
Ayant avoué que j'avais vécu de belles aventures amoureuses et écrit quelques profondes vérités sur les rapports des hommes avec les femmes, on me demande si je me suis marié. Oui, à 28 ans je suis tombé amoureux de Anne-Antoinette… Champion. *(au spectateur le plus proche)* Non je ne suis pas champion d'avoir épousé Anne-Antoinette… Anne-Antoinette Champion était une ravissante jeune femme, lingère de son état, et j'ai mis deux ans pour l'épouser, un peu contre l'avis de sa mère, et surtout sans le consentement de mon père, car je n'avais aucun état. Je n'étais ni médecin, ni notaire, ni procureur, ni coutelier. Je n'étais rien, qu'un vieil étudiant affamé de savoir. J'ai conservé une lettre de ma belle-mère à sa meilleure amie. *(Il sort la lettre d'une écritoire)* « Ce Diderot est un homme qui ne fait rien, et dont tout le mérite est une langue dorée avec laquelle il renverse la cervelle de ma fille.» Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux ? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas ? Nous avons pu nous marier à minuit, en l'église Saint Pierre aux Bœufs, réservée aux mariages clandestins. Ne la cherchez pas sur vos tablettes, elle n'existe plus depuis votre révolution.
Nous avons eu quatre enfants. Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier né. J'ai assisté et participé à l'accouchement des quatre. C'était assez rare pour l'époque. Deux filles et deux garçons. Une seule a survécu, la dernière, ma fille chérie, Marie-Angélique, née en 53. *(comme une évidence)* 1753. Et je n'ai jamais quitté ma femme. Mais j'en ai connues et aimées quelques autres, et j'ai mes raisons : j'avais épousé une adorable personne, sensible et intelligente, et je fus très vite le mari d'une dévote, grincheuse, qui ne comprenait rien à mes idées, et qui détestait mes amis. Et les orages domestiques pleuvaient régulièrement. Une seule chose nous rapprochait, l'amour de notre fille Angélique. Je m'en suis expliqué souvent avec elle.
Dans l'entrée -morale- de notre encyclopédie j'ai consigné : *(il ouvre un volume)* «Du point de vue de la société, le mariage demeure une institution nécessaire. Mari et femme n'ont pas d'obligation de fidélité l'un en face de l'autre, mais ils en ont vis-à-vis des enfants, et la présence des enfants leur interdit de se quitter.»
J'ai développé ces idées sur le mariage et l'éducation des filles dans un long texte que j'ai griffonné toute ma vie. C'est une sorte de journal que je n'ai aucunement l'intention de publier et que j'ai commencé d'écrire après une étrange rencontre… J'attendais dans les jardins du Palais Royal une merveilleuse créature, que j'ai prénommée Sophie, alors qu'on l'avait baptisée Louise-Henriette, à qui j'ai écrit 553 lettres, qui passent pour les plus belles lettres d'amour du siècle des lumières. *(il salue le musicien qui l'applaudit)* Merci. Et tous les courriers que je lui ai adressés, pendant vingt-neuf ans, jusqu'à sa mort, étaient à ce nom-là, Mademoiselle Sophie Volland.
Mais en ce mercredi d'avril cette coquine ne vient pas à notre rendez-vous, sans doute à cause de sa mère qui lui impose d'être sa dame de compagnie, qui vit dans le même immeuble que sa fille, juste en dessous. Bref Sophie n'arrivant pas, j'entre en face au café de la Régence pour voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux aux échecs. Et j'y croise assez souvent Rousseau, qui gagne plutôt facilement contre moi. Mais j'ai la défaite joyeuse, et ça l'agace. *(rires)* J'étais là, regardant beaucoup, parlant peu, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison. Et quels poumons ! Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne

vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, où vous vous enfuirez en criant : « Oh ! Rameau ! » Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme, et vous le savez, c'est le neveu de ce musicien célèbre qui nous a délivrés du plain-chant de Lully. Et moi de lui demander : à propos de cet oncle, le voyez-vous quelquefois ? - Oui passer dans la rue. - Est-ce qu'il ne vous fait aucun bien ? - S'il en fait à quelqu'un c'est sans s'en douter… C'est ce que je prise particulièrement dans les gens de génie : ils ne sont bons qu'à une chose ; passez cela, rien. »
Je n'ai vu ce Jean-François Rameau, le neveu, qu'une seule fois. Mais il m'a accompagné tout au long de ma vie car je l'ai utilisé, exploité, abusé comme contradicteur dans une longue suite de dialogues avec ma modeste personne, me dédoublant, inventant des arguments pour me contredire, régler mes comptes avec les autres, et le plus honnêtement du monde, avec moi-même. *(Il arbore le livre).* Un texte que j'ai nourri toute ma vie de mes colères et de mes contradictions…
(il ouvre le livre et commence à lire en silence, pendant que le musicien joue la 4° partition.)

Musique / suggestion : les barricades Mystérieuses de Fr. Couperin

4 - LE NEVEU DE RAMEAU / CATHERINE II

DIDEROT *(sortant de sa rêverie)*
Revenons donc à ces dialogues avec le neveu. Il parait qu'ils furent publiés sous ce titre, - Le Neveu de Rameau -, au XIX siècle, en langue allemande, découverts par le grand Schiller et traduits par le non moins grand Wolfgang von Goethe. On n'avait donc plus besoin de me demander mon avis… J'ai souvent pensé que mes amis et mes héritiers auraient un problème de communication avec l'au-delà. Et j'attends avec appétit qu'ils me contredisent… *(il prend son cahier et lit).*
« Lui : (le neveu) On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère.
Moi : Il vous reste la philosophie.
Lui : La philosophie est-elle faite pour tout le monde ? En a qui peut, en conserve qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe ; convenez qu'il serait diablement triste. Tenez, vive la sagesse de Salomon : boire de bons vins, se gorger de mets délicats, se rouler sur de jolies femmes, se reposer dans des lits bien mollets, excepté cela le reste n'est que vanité.
Moi : Quoi ! Défendre sa patrie ?
Lui : Vanité ! Il n'y a plus de patrie. Je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.
Servir ses amis ?
Vanité ! Est-ce qu'on a des amis ? Quand on en aurait, faudrait-il en faire des ingrats ? Regardez-y bien et vous verrez que c'est presque toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué.
Moi : Avoir un état dans la société et en remplir ses devoirs ?
Vanité ! Qu'importe qu'on ait un état ou non, pourvu qu'on soit riche, puisqu'on ne prend un état que pour le devenir. Remplir ses devoirs, à quoi cela mènerait il ? À la jalousie, au trouble, à la persécution. Est-ce ainsi qu'on s'avance ? Faire sa cour, morbleu ! Faire sa cour, voir les grands, étudier leur goût, se prêter à leur fantaisie, servir leur vice, approuver leurs injustices : voilà le secret. » *(fin de sa lecture)*

Vous aurez deviné que ces conclusions ne sont pas tout à fait miennes, mais celles de mon contradicteur. Et à la fin de ma vie, ce dialogue inventé avec le neveu ne faisait pas moins de quatre-vingts pages.

LE MUSICIEN
Mais au bout du compte, qui êtes-vous Denis Diderot ?

DIDEROT
Ah ! J'ai entendu ça toute ma vie. Aujourd'hui je suis un boulevard, une rue, une place, un lycée, une université, j'ai ma statue ou mon buste dans quelques collèges, mais on ne me connait pas. Voltaire qui s'est enfui pour échapper à la dénonciation et à la censure, et qui a donc beaucoup et librement publié, est mieux reconnu que moi qui suis resté en garde à Paris autour de ma bibliothèque contre toutes les polices du roi. Vous n'imaginez pas le climat de terreur qui régnait dans le milieu littéraire pendant toutes ces années. Le lieutenant général de la police lançait ses mouchards à la chasse aux impertinents. Il faisait emprisonner, sans jugement, écrivains ou journalistes pour un article, une lettre, une phrase prononcée dans un café. Il nous faut rendre hommage à Monsieur de Malesherbes, nommé à la direction de la Librairie, c'est-à-dire à la tête de la censure sur les imprimés. Sans son courage, les risques qu'il a pris, les mensonges qu'il a assumés devant les censeurs de l'autorité royale, notre encyclopédie serait partie aux Pays-Bas ou en Russie. Et moi je serais en prison, ou pendu. Voltaire et Rousseau se sont exilés. Je les comprends.
Qui êtes-vous Monsieur Diderot ? Je suis un mari, je suis un père, je suis un amant, je suis un dissident, je suis un homme qui réfléchit beaucoup quand ces quatre emplois m'en laissent la liberté, mais avant tout je suis un philosophe. C'est mon premier ouvrage : - les pensées philosophiques -, imprimé en cachette par un libraire plus courageux que les autres, et vendu sous un nom d'emprunt. Le livre fut condamné par le Parlement de Paris à être lacéré et brûlé comme scandaleux, contraire à la religion et aux bonnes mœurs. Comment être lu, comment être compris, quand la plupart de vos ouvrages sont publiés à l'étranger, et qu'il fallut deux siècles à mes partisans, deux siècles, pour retrouver et rassembler l'ensemble de mes écrits dans votre Bibliothèque Nationale ? La grande Catherine II de Russie connaissait mieux mes ouvrages que mes concitoyens. Je dis la grande Catherine par la longévité de son règne et son sens aigu du pouvoir. Pour être une despote éclairée, la tsarine n'en est pas moins une despote. Mais elle a eu l'idée de génie de se rapprocher des philosophes de son temps qui lui servent de diplomates. J'ai l'honneur d'avoir été l'un de ses plus attentifs protégés et j'ai accepté son invitation à Saint-Pétersbourg, moi qui n'aime pas du tout les voyages. Je souffre à mettre entre mes amis et moi un demi-diamètre terrestre.
J'avais soixante ans, et en passant par La Haye et Amsterdam j'ai vu pour la première fois la mer. « Il y a trois sortes d'hommes, les vivants, les morts, et ceux qui vont sur la mer.» Aristote. Plus je connais ces Pays-Bas plus je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, et tout ce qu'ils appellent waterfish sont les meilleurs gens du monde. Et les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages, mais avec leur grand chapeau de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air d'aller à confesse.
Arrivé en Russie, l'Impératrice m'a reçu pendant plusieurs semaines, tous les jours, de trois à six, au palais Peterhof. Comme elle parlait admirablement notre langue, nous n'avions aucun interprète, et nous fûmes tête à tête pendant plus d'une centaine d'heures.

Si elle est grande sur le trône, ses attraits, comme femme, auraient fait tourner la tête à des milliers de gens. L'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre. J'ai pu développer mes idées sur les droits de l'homme, l'abolition du servage, le traitement des eaux usées, la propreté des villes, l'éducation et l'instruction des filles, la création d'un parlement sur le modèle britannique, ramener la capitale de Saint-Pétersbourg à Moscou. Elle m'écoutait sans réfuter, me posait toutes les questions possibles, et j'appris au bout du compte qu'elle n'a presque rien fait de mes conseils, et ne surtout pas abolir le servage. Mais elle a acheté à prix d'or toute ma bibliothèque, deux-mille neuf cents volumes, qui se trouvent encore aujourd'hui sur les rayonnages de la Bibliothèque nationale… de Russie. La Tsarine m'en a laissé la jouissance jusqu'à ma mort, et m'a fait loger à ses frais, au rez-de-chaussée d'un grand appartement de la rue de Richelieu, car la dernière année de ma vie je ne pouvais plus monter les quatre étages de la rue Taranne. Notre dialogue, à mon départ de son palais, méritait une fidèle transcription que j'ai écrite et relatée à Toinette. *(il prend ses notes)*

« Catherine me demanda brusquement :
- Êtes-vous riche ?
- Non Madame, mais je suis content, ce qui vaut mieux.
- Que ferai-je donc pour vous ?
- Beaucoup de choses. Premièrement Votre Majesté, qui ne voudrait pas m'ôter pour deux ou trois ans l'aisance que je lui dois, acquittera les dépenses de mon voyage, de mon séjour, et de mon retour, observant qu'un philosophe ne voyage pas en grand seigneur.
- Combien voulez-vous ?
- Je crois que 1.500 roubles me suffiront.
- Je vous en donnerai 3000.
- Secondement, Votre Majesté m'accordera une bagatelle qui tienne tout son prix d'avoir été à son usage.
- J'y consens, mais dites-moi quelle est la bagatelle que vous désirez.
- Votre tasse et votre soucoupe.
- Non, cela se casserait, et vous en auriez du chagrin ; je penserai à autre chose.
- Troisièmement : de m'accorder un de vos officiers qui me reconduise et me remette sain et sauf dans mon foyer.
- Cela sera fait.
- Quatrièmement, de recourir à votre majesté en cas que je vinsse à être ruiné par les opérations du gouvernement ou par quelque autre accident.
- Mon ami, comptez sur moi, vous me trouverez en toute occasion, en tout temps. Quand partez-vous ?
- Lorsque la saison le permettra.
- Ne me faites point d'adieu, parce que les adieux chagrinent.
- Vous m'avez défendu les adieux. Il faut se conformer à vos ordres et vous épargner le spectacle d'une grande peine. Toute ma vie je me féliciterai du voyage de Pétersbourg. Toute ma vie je me rappellerai ces moments où Votre Majesté oubliait la distance infinie qui me séparait d'elle, et ne dédaignait pas de s'abaisser jusqu'à moi pour me dérober ma petitesse. Je brûle du désir d'en entretenir mes compatriotes.
En présence de sa cour, elle a tiré de son doigt une bague qu'elle m'a fait remettre par son chambellan à qui elle a dit tout haut : « il a voulu une bagatelle et c'en est une. Il a voulu que cette bagatelle ait été à mon usage, et vous lui direz que je l'ai portée. Je suis sûre qu'il en sera content. C'est mon portrait.»

Musique / suggestion : J. Ph. Rameau - Gavotte de la suite en la

5 - JACQUES LE FATALISTE

DIDEROT
En 1772 l'Encyclopédie était enfin achevée, les trente-cinq volumes publiés et vendus à plus de vingt-cinq mille souscripteurs. Après tant d'années d'un labeur acharné, il ne fallait plus y penser et savoir vivre sans elle. Cet achèvement me causa un immense vide. Je me suis jeté dans l'écriture d'une nouvelle aventure dialoguée entre deux personnages qui pouvaient être une fois encore, moi et mon double, à moins qu'ils ne soient inspirés de mes deux meilleurs amis, Grimm et Damilaville, l'un étant le Maître et l'autre, Jacques le fataliste, son valet.

«Comment s'étaient-ils rencontrés ?Par hasard, comme tout le monde. D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. Alors le Maître demanda à Jacques de lui compter ses amours. *(Diderot prend le livre)*

C'était un jour de noces. J'étais garçon de fête. On m'avait placé à table entre les deux goguenards de la paroisse ; j'avais l'air d'un grand nigaud, quoique je ne le fusse pas tant qu'ils le croyaient… À quelque temps de là, dame Marguerite, c'était la femme de notre goguenard, avait du grain à faire moudre et n'avait pas le temps d'aller au moulin ; il y avait entre le village et le moulin un petit bois à passer ; ce fut là que je trouvai dame Marguerite assise au bord de la voie. Le jour commençait à tomber.
Jacques, me dit-elle, enfin te voilà ! Assieds-toi là, et jasons un peu.
Dame Marguerite, je le veux bien…
Me voilà assis à côté d'elle pour jaser et cependant nous gardions le silence tous deux.
Je lui dis donc : mais, dame Marguerite, vous ne me dites mot, et nous ne jasons pas.
C'est que je rêve à ce que mon mari m'a dit de toi. Il m'a assuré que tu n'avais jamais été amoureux.
Oh ! pour cela il a dit vrai.
Comment ! à ton âge, tu ne saurais pas ce que c'est qu'une femme ?
Pardonnez-moi, dame Marguerite.
Dis-moi, Jacques, qu'est-ce que c'est qu'une femme ?
Une femme ? Attendez… C'est un homme qui a un cotillon, une cornette et de gros tétons.
À ma réponse, dame Marguerite fit des éclats de rire qui ne finissaient point.
Comment ! grand comme tu es, tu n'en saurais pas davantage ?
Non, dame Marguerite. Mais il ne tiendrait qu'à vous que cela n'arrivât plus.
Et comment ? En m'apprenant… Et quoi ?
Ce que j'ignore, et ce qui faisait tant rire votre homme et celui de la Suzanne.
Oh ! non, non. Je sais bien que tu es un bon garçon, et que tu ne le dirais à personne ; mais je n'oserais.
Ah ! dame Marguerite, apprenez-moi, je vous prie, je vous en aurai la plus grande obligation… En la suppliant ainsi, je lui serrais les mains et elle me les serrait aussi ; je lui baisais les yeux, et elle me baisait la bouche. Cependant il faisait tout à fait nuit.

Je lui dis donc : Je vois bien, dame Marguerite, que vous ne me voulez pas assez de bien pour m'apprendre ; j'en suis tout à fait chagrin. Alors Dame Marguerite reprit une de mes mains, je ne sais où elle la conduisit, mais le fait est que je m'écriai : « Il n'y a rien ! il n'y a rien ! »
Le fait est qu'elle était fort déshabillée, et que je l'étais beaucoup aussi.
Le fait est que j'avais toujours la main où il n'y avait rien chez elle, et qu'elle avait placé sa main où cela n'était pas tout à fait de même chez moi. Le fait est que je me trouvai sous elle et par conséquent elle sur moi. Le fait est qu'elle se livrait à mon instruction de si bon cœur, qu'il vint un instant où je crus qu'elle en mourrait. Le fait est qu'aussi troublé qu'elle et ne sachant ce que je disais, je m'écriai : « Ah ! dame Suzanne, que vous me faites aise ! »
Le MAÎTRE
Tu veux dire dame Marguerite.
JACQUES
Non, non. Le fait est que je pris un nom pour un autre et qu'au lieu de dire dame Marguerite, je dis dame Suzon. Le fait est que j'avouai à dame Marguerite que ce qu'elle croyait m'apprendre ce jour-là, dame Suzon me l'avait appris, un peu diversement, à la vérité, il y avait trois ou quatre jours. Le fait est qu'elle me dit : « Quoi ! c'est Suzon et non pas moi ?… » Le fait est que je répondis : « Ce n'est ni l'une ni l'autre. » Le fait est que, si j'avais été moins savant, la bonne dame Marguerite m'aurait appris tout ce qu'on peut apprendre. Le fait est que nous eûmes bien de la peine à regagner le village.
Le MAÎTRE
Et tu n'as pas revu ces femmes ?
JACQUES
Pardonnez-moi, plus d'une fois.
Le MAÎTRE
Toutes deux ?
JACQUES
Toutes deux.
Le MAÎTRE
Elles ne se sont pas brouillées ?
JACQUES
Utiles l'une à l'autre, elles s'en sont aimées davantage.»

Musique ! joyeuse et absolument contemporaine de Diderot
***(cf. la 3° ligne du texte ci-dessous)suggestion :* Couperin - Tic toc choc**

6 - LA VERITE

LE MUSICIEN
- Qu'est-ce que la vérité monsieur le philosophe ?

DIDEROT
On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Le scepticisme est le premier pas vers la vérité. Épiménide le Crétois dit que tous les Crétois sont des menteurs: a-t-il dit la vérité ? Après ce bel allegro **(ou *andante* ou *presto*)** de Couperin **(ou de Rameau ou de Gluck…)** je dis que les vérités dans la philosophie ont le même fondement que les beautés dans les arts. Les erreurs passent, il n'y a que le vrai qui reste. Et le vrai, c'est le travail du philosophe.

Le magistrat rend la justice, le philosophe apprend au magistrat ce que c'est que le juste et l'injuste ; le militaire défend la patrie, le philosophe apprend au militaire ce que c'est qu'une patrie ; le souverain commande à tous, le philosophe apprend au souverain quelle est l'origine et la limite de son autorité. J'en connais un qui devrait bien suivre ce conseil… Mais la vérité est souvent froide, commune et plate. S'il faut être vrai, c'est comme Molière; la vérité a ses côtés piquants, qu'on saisit quand on a du génie.

LE MUSICIEN
- Mais quand on en manque, monsieur le philosophe ?

DIDEROT
- Quand on en manque, il ne faut pas écrire.
Encore une histoire que Jacques le Fataliste conte à son Maître. *(il reprend ses notes)*
« Un jour il me vint un jeune poète, comme il m'en vient tous les jours… Après les compliments ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, le jeune poète tire un papier de sa poche : ce sont des vers, me dit-il. - Des vers ! - Oui monsieur, et sur lesquels j'espère que vous aurez la bonté de me dire votre avis. - Aimez-vous la vérité ? - Oui monsieur et je vous la demande. - Vous allez la savoir. - Sans ménagement ? - Sans doute. - Et la franchise vous a toujours réussi ? - Presque toujours… Je lis les vers de mon jeune poète, et je lui dis : non seulement vos vers sont mauvais, mais il m'est démontré que vous n'en ferez jamais de bon. - Il faudra donc que j'en fasse de mauvais ; car je ne saurais m'empêcher d'en faire.- Voilà une terrible malédiction ! Concevez-vous, monsieur, dans quel avilissement vous allez tomber ? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes, n'ont pardonné la médiocrité au poète : c'est Horace qui l'a dit. - Je le sais. - Êtes-vous riche ? – Non. - Êtes-vous pauvre ? - Très pauvre. - Et vous allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poète. - Je le conçois, mais je suis entraîné malgré moi. - Avez-vous des parents ? - J'en ai. - Quel est leur état ? - Ils sont joailliers. - Feraient-ils quelque chose pour vous ? - Peut-être. - Eh bien ! Voyez vos parents, proposez-leur de vous avancer une pacotille de bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry ; vous ferez de mauvais vers sur la route ; arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous reviendrez faire ici tant de mauvais vers qu'il vous plaira, pourvu que vous ne les fassiez pas imprimer, car il ne faut ruiner personne… Il y avait environ douze ans que j'avais donné ce conseil au jeune homme, lorsqu'il m'apparut ; je ne le reconnaissais pas. - C'est moi, monsieur, que vous avez envoyé à Pondichéry. J'y ai été, j'ai amassé là une centaine de mille francs, je suis revenu ; je me suis remis à faire des vers et en voilà que je vous apporte. Sont-ils toujours mauvais ? - Toujours mais votre sort est arrangé, et je consens que vous continuiez à faire de mauvais vers.» – *(il quitte ses notes)* Et sans attendre ses remerciements je repris mon chemin et je pensais : Racine ! Racine ! A ce nom je me prosterne et je me tais. Aussitôt qu'on s'est accommodé d'une certaine langue qu'on appelle poétique, aussitôt qu'on a fait parler des hommes en vers et en vers très harmonieux, aussitôt qu'on s'est écarté de la vérité, qui sait où l'on s'arrêtera ?
(il écrit cette phrase en la redisant à voix basse pendant que le musicien entame sa septième partition)

Musique / suggestion : J. Ph. Rameau - Prélude non mesuré *(extrait)*

7 - LA FIN D'UN PHILOSOPHE

DIDEROT
Avant de nous quitter je vais vous livrer ma vérité sur Denis Diderot. Mon grand ami Melchior Grimm m'a dit plusieurs fois que j'avais été fait pour un autre monde. Je ne sais si cela est vrai mais ce qu'il y a de certain, c'est que je suis étranger dans celui-ci depuis plus de soixante ans, que je vis d'une vie imitative qui n'est pas la mienne, que je me plie sans cesse à l'allure des autres et que je suis comme un chien qu'on apprend à marcher sur deux pattes. De là une démarche tantôt originale et tantôt gauche. Ce qui s'échappe de moi ne vaut jamais ce qui s'y passe. Je ne parle bien qu'avec moi, ou avec les autres quand je n'y pense pas. Plus j'écris vite, mieux j'écris. Quand il m'arrive d'avoir de l'esprit, j'en ai, et du meilleur, mais j'ai mieux : de la simplicité, de la vérité, de la chaleur dans l'âme, une tête qui s'allume, de la pente à l'enthousiasme, l'amour du bon, du vrai et du beau, une disposition facile à sourire, à admirer, à m'indigner, à compatir, à pleurer. Ce que j'ai une fois admiré, je l'admire toujours. Et je fais peu de cas de ce qui ne saurait répondre à mon cœur. C'est pourquoi j'aime mon semblable de préférence à tout. Deux yeux tendres m'offrent un plus beau spectacle que l'univers.
(regard subitement triste) Ah ! Sophie ! Ma Sophie ! Elle est partie avant moi en cette année 1784. Il se pourrait que je la suive de près. Le docteur Daniel Delaroche écoutant la description de mes symptômes décèle ce qu'il appelle de l'angine de poitrine. Pas d'hommes dont la conversation, pour moi, soit plus intéressante que celle des médecins ; mais c'est quand je me porte bien.
- Quel traitement suivez-vous, pour cette maladie ?
- Aucun.
- Cependant vous feriez mieux de vous en occuper, elle pourrait avoir des suites fâcheuses.
- Et quelles suites ?
- Une mort subite.
Une mort sublime. *(un temps)*

Qu'il est doux d'avoir bien vécu lorsqu'on est sur le point de mourir. Et qu'importe quel nom on imprimera à la tête de mon livre, ou ce que l'on gravera sur ma tombe ? Est-ce que je lirai mon épitaphe ? On sera tenté de me prendre pour une espèce d'original ; mais qu'est-ce que cela fait ? Je ne me repentirai point d'avoir vécu, si j'ai vécu de manière à me rendre témoignage que je ne suis pas né en vain.
Le curé de Saint Sulpice apprit ma maladie et vint me voir. Malgré tout ce que j'ai écrit contre l'église et ses bonimenteurs, sans omettre - La Religieuse -, je l'ai reçu à merveille. Je lui ai parlé des bonnes actions qu'il avait faites et de celles qui lui restaient encore à faire. Je lui recommandais les indigents de mon quartier et je crois qu'il les soulagea. Un jour que nous étions d'accord sur plusieurs points de morale relatifs à l'humanité et aux bonnes œuvres, le curé me suggéra, car cela ferait un fort bel effet dans le monde, me dit-il, de publier une rétractation de mes œuvres. Je lui répondis : convenez que je ferais un impudent mensonge. Et nous en restâmes là.» *(Diderot disparait)*

LE MUSICIEN *(ton désincarné, appariteur)*
Témoignage d'Angélique de Vandeul, née Diderot, fille unique du philosophe.

ANGÉLIQUE *(la trentaine)*
Il se leva le samedi 30 juillet 1784 ; il causa toute la matinée avec son gendre et son médecin. Il se mit à table, mangea une soupe, du mouton bouilli et de la chicorée ; il prit un abricot. Ma mère voulut l'empêcher de manger ce fruit : «Mais quel diable de mal veux-tu que cela me fasse?» Il le mangea, toussa légèrement. Ma mère lui fit une question ; comme il gardait le silence, elle leva la tête, le regarda… Il n'était plus.

Musique, grave et non religieuse. Diderot ne nous le pardonnerait pas …
Suggestion : J. Ph. Rameau - tendres Plaintes

DIDEROT *(surgissant de nulle part)*
Les apparitions des revenants sont toujours assez succinctes. Je vais donc disparaitre en vous disant : « vive la philosophie, vive la sagesse de Salomon. Il n'y a qu'un seul devoir : se rendre heureux. Le chemin du bonheur est le chemin même de la vertu. Excepté cela, le reste n'est que vanité. Merci pour ce rendez-vous. Adieu !

Une belle gamme et un accord conclusif.

Dépôt SACD : 80015

1 - Le siècle des querelles	6'
2 – Rameau & l'Encyclopédie	5'
3 – Antoinette, Sophie	6'
4 – Le Neveu de Rameau / Catherine II	11'.
5 – Jacques le Fataliste	6'
6 - La Vérité	5 '
7 - La fin d'un philosophe	6'
Les textes	45 '
Les musiques	25 '
Durée du divertissement	70 '